

Dcm  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20

DEUX ODES

DEUX ÉLÉGIES:

PAR M. DE BULOZ

ODE

ET

ÉLÉGIES.

TOULOUSE.

IMPRIMERIE DE BOUTZOUET

1826





1843-3

DEUX ODES

ET

DEUX ÉLÉGIES:

PAR M. DE BUCCHUS  
MÉDAILLE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

ODE

ET

ÉLÉGIES.

TOULOUSE.

IMPRIMERIE DE M. BOUTIER, RUE DE LA MONTAGNE, N. 15.  
IMPRIMERIE DE BOUTIER.

1846



ODE  
ET  
ELECTES.

---

IMPRIMERIE DE DOULADORE.

Resp Pj pl B 323-8

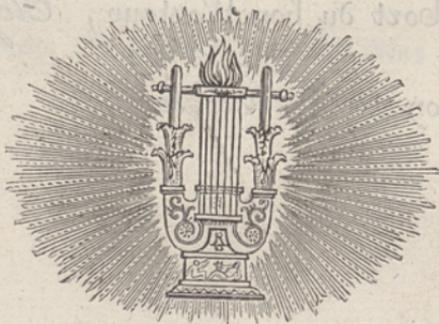
# DEUX ODES

ET

## DEUX ÉLÉGIES;

PAR M. FLORENTIN DUCOS,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE TOULOUSE.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,  
RUE SAINT-ROME, N.º 41.

—  
1826.



La Mort de Lord Byron, Ode.

Le Sacre de Charles X, Ode.

La Mort du bon Pasteur, *Élégie.*

Le Lion captif, *Élégie.*

LA MORT DE LORD BYRON

ODE

LA MORT  
DE LORD BYRON,

ODE

Qui a obtenu l'Amarante d'or aux Jeux Floraux

du 3 Mai 1826.



.....

## LA MORT DE LORD BYRON,

### ODE.

*Quid brevi fortes jaculamur cævo  
Multa? Quid terras alio calentes  
Sole mutamus? Patriæ quis exul  
Se quoque fugit?*

HORAT. lib. 2, Od. 15.

Des flots lointains d'Égée aux plages britanniques  
L'Océan a porté des cendres héroïques;  
Aux cyprès du cercueil s'enlace un vert laurier.  
Les emblèmes de mort dont la vue est frappée  
Présentent à la fois une lyre, une épée :  
Est-ce un poète? est-ce un guerrier?

Ah! son cœur palpitait sous un double délire;  
Sa main saisit le fer pour remplacer la lyre :  
Son ardente jeunesse adora la beauté.  
Il chantait et la gloire, et l'amour et ses peines :  
Il vit un peuple esclave échappant à ses chaînes;  
Il s'arma pour la liberté.

Écoutez!... L'Hélicon murmure un chant funèbre;  
La terre d'Hellé pleure, et pour un fils célèbre

La superbe Albion prépare le cercueil....  
C'est toi, noble Byron, toi qu'un rapide orage,  
Jeune encor, mais brillant de gloire et de courage,  
Ravit à l'Univers en deuil !

Échappant aux brouillards de ta froide patrie,  
Tu t'élanças, porté sur l'aile du génie ;  
Sous le ciel du Midi tu chérchas le soleil,  
Et l'éclatant azur, et la riche lumière,  
Et les dons opulens d'une nature fière  
Qui ne connaît pas de sommeil.

Harold mystérieux (1), ton long pèlerinage  
De l'antique Gadès consacra le rivage :  
La vierge d'Ibérie entendit tes concerts.  
Tu visitas les champs où sommeille le Tibre,  
Où fut une autre Rome, et là, ton âme libre  
Exhala sa plainte et ses vers.

La cité de Saint Marc, qui survit à sa gloire,  
Te vit, de ses grandeurs évoquant la mémoire,  
Interroger l'orgueil de ses palais déserts ;  
Sa ruine était chère à ton âme offensée ;  
Tu mêlais à son deuil le deuil de ta pensée,  
Et tes pleurs coulaient moins amers.

---

(1) On sait que, sous le nom de Childe - Harold, lord Byron a chanté ses propres voyages.

Oh ! parle : de ton cœur quel était le mystère ?

Pourquoi, de ta patrie exilé volontaire,

Adresser à ses bords un éternel soupir ?

Quel beau rêve de gloire enflammait ton audace ?....

Peut-être, de ton juge emportant la menace,

Tu cherchais toi-même à te fuir ?....

Tu les as donc connus ces tourmens, ces orages,

Ce délire d'un jour si fécond en ravages !

Quel triste égarement a déchiré ton cœur ?

Quel coupable transport, te brûlant de sa flamme,

Comme un trait homicide enfonça dans ton âme

Le remords qui jamais ne meurt (1) ?

Heureux qui dans le port, loin des mers inquiètes,

Sut dérober sa vie au souffle des tempêtes !

Du tumulte des sens affranchit sa raison ;

Et ne connut jamais ces transports, cette ivresse,

Cette soif de bonheur qui s'irrite sans cesse,

S'abreuvant toujours de poison !

Insensés ! que de soins pour troubler notre vie,

De désirs, de regrets tour à tour poursuivie !

Nous cherchons le bonheur ?.... il est dans la vertu.

Sous le toit paternel il sourit à l'enfance,

---

(1) Voyez les notes , à la fin de l'Ode.

A ces chastes liens d'amour et d'innocence....

Imprudent ! où le cherches-tu ?

Tu pars !.... et dans ton sein déjà gronde l'orage ;

Terrible, il te poursuit de rivage en rivage ;

Tu traînes tes ennuis, tes regrets, ta douleur.

Et ta lyre, et ce ciel, et l'homme, et la nature,

De ton cœur déchiré tout aigrit la blessure ;

Ton partage est : gloire et malheur.

Va, livre tes destins aux caprices de l'onde !

Mais que du moins ta lyre à tes soupirs réponde !

Que le Pinde tressaille au doux bruit de tes vers !

D'Homère et de Milton que les ombres touchées

Prêtent à tes douleurs, sous d'autres noms cachées,

Ces chants que redit l'Univers !

Peins sur les flots émus l'indomptable Corsaire (1) ;

De Lara (2) retrouvé raconte le mystère ;

Fais de Corinthe (3) en flamme un tombeau de l'amour ;

Sur l'écueil d'Abydos (4), lorsque la Vierge expire,

---

(1) Le Corsaire.

(2) Lara.

(3) Le Siège de Corinthe.

(4) La Fiancée d'Abydos.

Mêle au rugissement de ton sanglant Vampire (1)

Les longs soupirs du Giaour (2)!

Cours, interroge au loin les gloires de tout âge (3);

De nos frères grandeurs déplore le naufrage,

Les malheurs de nos jours, les malheurs d'autrefois;

Egale tes accens à ces revers sublimes.....

Mais un cri de l'Œta fait tressaillir les cimes.....

Harold! entends-tu cette voix?

O terre de Cécrops! terre antique et sacrée!

Que de siècles t'ont vue, au désespoir livrée,

Sous le Croissant vainqueur abaissant ta fierté!

Le moment est venu : rompez ces fers serviles!

Que du pied de l'Ithome au pied des Thermopyles

S'élève un cri de liberté!

Le poète est guerrier : c'est la Croix qui l'appelle;

Il dévoûra son sang aux coups de l'infidèle,

Et cette âme brûlante a déjà pris l'essor.

Il touche un bord sanglant, mais qui n'a plus d'esclaves;

Il porte son épée à ce peuple de braves;

Il offre sa lyre et son or.

---

(1) Lord Ruthwen, ou le Vampire, imprimé avec les OEuvres de lord Byron, mais qu'on assure n'être pas de lui.

(2) Le Giaour. — Divers poèmes de lord Byron.

(3) Les divers chants du pèlerinage de Childe-Harold.

O honte de nos jours ! trop indignes alarmes !  
Sourde au cri du malheur, l'Europe sous les armes  
Ne craint pas d'abjurer l'honneur de cent combats (1) ;  
Et tant de Rois puissans que cette Croix consacre,  
De leurs frères chrétiens contemplant le massacre,  
Enchaînent six cent mille bras !

Sortez de vos cercueils, sortez, ombres guerrières,  
Vous, dont la piété, forçant mille barrières,  
Courait dans l'Orient venger un saint tombeau !  
Dites-nous vos combats, montrez vos cicatrices ;  
Et qu'à leur noble aspect, domptant de vains caprices,  
La foi rallume son flambeau !

Pour des fronts couronnés quel mémorable exemple !  
Un sujet d'Albion, que l'Univers contemple,  
Relève du vrai Dieu les autels abattus.  
Il s'élançe aux combats, il vole à la victoire ;  
Mais le destin jaloux le ravit à sa gloire ;  
Son feu le consume (2)..... Il n'est plus !....

Et si jeune au tombeau nous te voyons descendre (3),  
Byron ! La Grèce est veuve et pleure sur ta cendre ;

---

(1) On se rappelle toutes les guerres que les Rois de la chrétienté ont soutenues contre les Turcs.

(2) Voyez les notes, à la fin de l'Ode.

(3) Lord Byron était né le 22 janvier 1788 : il est mort le 19 avril 1824.

Le monde entier t'admire et déplore ton sort ;  
L'avenir te prépare un éternel hommage :  
Ta rapide existence, hélas ! fut un orage ;  
La gloire a couronné ta mort.

Recueille au moins le fruit d'un dévouement sublime !  
Contemple les efforts d'un peuple magnanime ;  
Au sein du monument, Byron, console-toi !  
La Grèce accomplira le vœu de ta grande âme ;  
Sa renaissante ardeur repousse un joug infâme ;  
Mourir libre, telle est sa loi.

Elle ne mourra pas !.... En vain sur son rivage  
La mer vomit cent fois les fers et le ravage ;  
Cent fois la Grèce libre a relevé son front.  
La Croix a triomphé du Croissant qui succombe,  
Et l'Hellène affranchi grave sur une tombe :  
Honneur à l'immortel Byron !



## NOTES.

*NOTE pour la 8.<sup>me</sup> strophe de l'Ode sur la Mort de  
lord BYRON.*

Le remords qui jamais ne meurt.

C'EST là l'idée un peu vague que font naître dans tous les esprits la vie singulière de lord Byron, et la couleur générale de ses ouvrages. Voici comment s'exprime un historien de mon héros (M.<sup>me</sup> Louise W. Belloc) : (1)

« Lord Byron revient sans cesse sur l'idée morale développée dans Manfred, que nos fautes viennent de nous seuls, et que nous devons en accepter les douloureuses conséquences ; aussi se plaint-il moins du sort que de lui-même. Quelle fut la nature des égaremens pour lesquels il subit un sort si cruel ? C'est ce qu'on ignore. Ses remords semblent dater de sa jeunesse ; mais rien jusqu'à présent ne peut en faire deviner la cause. Il parle toujours de lui-même comme d'un homme sous le poids d'une condamnation ; mais en se soumettant à son sort, il se révolte contre ceux qui furent les instrumens de son supplice. Son appel aux furies, dans les ruines du temple de Némésis, à Rome, se lie trop à son histoire pour n'être pas cité ici :

CXXX. (2)

» O temps ! toi qui embellis les morts, qui ornés les ruines, qui consoles et qui seul guéris les plaies saignantes du cœur ! Temps,

---

(1) Lord Byron, tom. 1.<sup>er</sup>, pag. 249 et suivantes. — Paris, chez Renouard, 1824.

(2) Childe-Harold, chant IV.

qui redresses les erreurs de nos jugemens ; pierre de touche de la vérité , de l'amour..... Seul philosophe , car tous les autres sont des sophistes ; j'en appelle à ta justice qui jamais ne s'endort , quoiqu'elle diffère..... Temps vengeur ! j'élève vers toi mes mains, mes yeux , mon cœur ; je ne te demande qu'une grâce.

## CXXXI.

» Au milieu de ces débris où tu t'es élevé un autel et un temple sublimes dans leur désolation , parmi tes plus imposantes offrandes , reçois la mienne , la ruine des années en petit nombre , mais fécondes en douleurs. Si jamais tu m'as vu gonflé de trop d'orgueil , ne m'écoute pas ; mais si j'ai été modeste aux jours de la prospérité , si j'ai réservé toute ma fierté contre la haine qui m'a poursuivi sans m'accabler , fais que je n'aie pas porté en vain ce fer dans mon cœur..... Mes ennemis ne connaîtront-ils pas aussi les larmes ?

## CXXXII.

» Et toi dont la main n'abandonne jamais la balance des injustices des hommes , grande Némésis ; toi qui appelas les furies du fond de l'abîme , et leur commandas de poursuivre Oreste avec leurs serpens , pour lui reprocher une vengeance qui eût été juste , si toute autre main l'eût accomplie ! C'est dans les lieux où les anciens te rendirent long-temps hommage ; c'est dans ces lieux qui te furent consacrés que je t'invoque aujourd'hui. Entends le cri de mon cœur ! éveille-toi ! tu le dois , il le faut !

## CXXXIII.

» Ce n'est pas que je n'aie peut-être mérité , par mes torts ou ceux de mes pères , la blessure qui me déchire intérieurement ; si elle m'eût été faite par d'autres armes et dans une cause plus juste , j'aurais laissé couler mon sang. Mais maintenant la terre ne le boira pas..... C'est à toi que je le dévoue..... C'est à toi que je confie la vengeance qui doit venir enfin , et que je n'ai pas cherchée pour l'amour.... Qu'importe.... Je dors ; mais toi , tu veilleras.

## CXXXIV.

» Si ma voix éclate enfin, ce n'est pas que je frémissé devant la souffrance. Qu'il parle celui qui a vu mon front pâlir, ou mon cœur s'affaiblir dans ses trances mortelles. Mais ces pages seront mes annales ; mes paroles ne s'évanouiront pas dans l'air, lors même que je serai en poussière. Une heure viendra, où ces vers prophétiques s'accompliront : et tout le poids de ma malédiction tombera sur la tête de mes persécuteurs.

## CXXXV.

» Je leur pardonne, voilà ma malédiction..... N'ai-je pas.... Entends-moi, ô terre ! ô ma mère !... Cieux, soyez témoins !... N'ai-je pas eu à lutter contre mon sort ?... N'ai-je pas pardonné ?... N'ai-je pas eu ma tête brûlante de délire, mon cœur brisé, mes espérances détruites, mon nom calomnié ? La vie de ma vie ne m'a-t-elle pas été enlevée ? Et, si j'ai pu échapper au dernier excès du désespoir, c'est que je ne fus pas tout-à-fait formé des éléments impurs qui ont donné l'être à ceux qui se sont armés contre moi.

## CXXXVI.

» Depuis les plus grandes offenses jusqu'aux plus basses perfidies, n'ai-je pas vu tout ce que pouvait la haine des hommes ? Depuis les rugissemens de la calomnie écumante, jusqu'aux chuchotemens étouffés du lâche vulgaire ; et au venin plus subtil encore de la foule rampante ; aux regards de ces gens à deux visages, dont l'œil significatif sait mentir en silence, qui, à l'aide d'un geste, d'un soupir, sans prononcer une parole, distribuent aux oisifs leur muette médisance.

## CXXXVII.

» Mais j'ai vécu, et je n'ai point vécu en vain : mon âme peut perdre sa force, mon cœur le feu qui l'anime, mon corps peut périr en domptant la douleur ; mais je porte au dedans de moi ce que ne peuvent lasser ni le temps, ni les tortures, ce qui me survivra quand je rendrai le dernier soupir ; quelque chose de surnaturel dont ils ne se doutent pas, et qui, semblable au souvenir des sons d'une lyre devenue silencieuse, pénétrera dans leurs âmes

amollies, et réveillera, dans leur cœur maintenant d'airain, les derniers remords de l'amour.

» Il y a de cruelles souffrances renfermées dans ces vers. Quelle profonde et terrible énergie ! Comme la douleur s'échappe à flots brûlans et pressés de cette âme qu'elle consume ! Qu'il connaissait bien l'amertume du repentir celui qui légua son pardon pour malédiction à ses persécuteurs ! etc., etc. »

---

*NOTE pour la 19.<sup>me</sup> strophe.*

Son feu le consume.... Il n'est plus!....

Voici comme lord Byron parle de lui-même dans le 1.<sup>er</sup> Chant de Don Juan : <sup>(1)</sup>

CCXIII.

« Je n'ai que trente ans, et mes cheveux sont gris. ( Je n'imagine pas ce qu'ils seront à quarante. L'autre jour je pensais à prendre perruque. ) Mon cœur n'est pas beaucoup plus jeune. En un mot, j'ai prodigué tout mon été dans le beau mois de mai, et je ne me sens plus le courage de retourner en arrière; j'ai dépensé ma vie, intérêt et principal, et je ne crois plus, comme autrefois, que mon âme soit invincible.

CCXIV.

» Non, plus jamais, jamais en moi ne renaîtra la fraîcheur du cœur. Bienfaisante rosée! qui puise, dans tout ce que nous voyons d'aimable, des émotions douces et nouvelles. Trésor de notre sein semblable à celui de l'abeille, etc.....

CCXVII.

» Aujourd'hui je dis, comme la Tête de bronze du moine Bacon :  
*Le temps est, le temps fut ; le temps n'est plus.* La jeunesse

---

(1) Cette citation est empruntée à l'ouvrage de M.<sup>me</sup> Belloc, tome 1, pag. 295.

brillante est un trésor que j'ai dépensé de bonne heure. Les passions ont usé mon cœur, et les rimes ont usé ma tête.

## CCXVIII.

« A quoi vient aboutir la gloire? à couvrir une certaine quantité de papier dont le sort est incertain. Quelques-uns comparent ce travail à la fatigue de gravir une colline dont le sommet, comme celui de toutes les montagnes, se perd dans la vapeur. C'est pour cela que les hommes écrivent, parlent, prêchent, que les héros tuent, et que les poètes allument ce qu'ils nomment « leur lampe de minuit », pour avoir, quand l'original sera réduit en poussière, un nom, un méchant portrait, et un buste encore pire.

## CCXIX.

» Que sont les espérances de l'homme? Chéops, Roi de la Vieille-Égypte, éleva la première et la plus haute pyramide, pensant que c'était justement ce qu'il fallait pour conserver sa mémoire et cacher sa momie. Mais quelque curieux fouillant dans la poussière, brisa le dessus du cercueil. N'espérons, ni vous ni moi, survivre dans un monument; puisqu'il ne reste pas une pincée des cendres de Chéops. »

LE SACRE  
DE CHARLES X,

ODE

Présentée au Concours pour le Prix extraordinaire  
proposé par l'Académie des Beaux Arts,

LUE EN SÉANCE PUBLIQUE, ET IMPRIMÉE DANS LE RECUEIL.

LE SACRÉ

DE CHARLES X

ODE

présenté au Concours pour le Prix extraordinaire

proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris

PAR M. DE LAUNAY, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE PARIS.

.....

# LE SACRE DE CHARLES X,

## ODE.

..... *Primo avulso , non deficit alter*

*Aureus.*

VIRG. *Eneid. lib. 6.*

LES ombres du trépas ont fui comme un nuage ,  
Du voile des douleurs la France se dégage ,  
Sur nos fronts consolés un autre règne luit ;  
Le crêpe se déchire , un jour pur étincelle :  
Ainsi les doux rayons d'une aurore nouvelle  
Percent les ombres de la nuit.

Comme un beau jour qui naît du jour qui le précède ,  
Tel , au Roi qui n'est plus , un nouveau Roi succède ;  
Ce trône des Bourbons est un trône immortel.  
De ses coups redoublés quand la mort la mutile ,  
Debout , et se jouant d'une rage inutile ,  
Leur tige fleurit sur l'autel.

L'huile sainte a coulé !... Soldats de la Couronne,  
Tombez aux pieds du Roi que Dieu même vous donne !  
Le Pontife a marqué cet élu de la loi.  
A nos concerts d'amour que toute voix s'unisse !  
Que l'hymne du triomphe en tous lieux retentisse !  
Français, saluez votre Roi !

La pompe solennelle à nos yeux se déploie :  
Entendez-vous les cris d'un peuple ivre de joie ?  
Le bronze tonne au loin, la nuit brille de feux.....  
Fils du plus saint des Rois, va t'asseoir sur son trône !  
Frère du Roi-martyr, va saisir la couronne.....  
Qui ceignit son front douloureux !

Hélas ! ce peuple aussi le nommait dans ses fêtes !....  
Mais ce peuple mobile, au souffle des tempêtes,  
Se soulève et mugit comme un flot irrité.  
Des chants adulateurs berceront ton oreille ;  
Fille austère du ciel, ma lyre se réveille,  
Frémissante de vérité.

Dans l'auguste appareil d'une pompe pieuse,  
S'élève autour de toi la voix mystérieuse  
Qui du trône aux puissans révèle les leçons ;  
Voix qui part de l'autel et que le ciel inspire :  
Les emblèmes sacrés la portent à ma lyre,  
Dont elle ranime les sons.

Du pouvoir, des grandeurs la coupe enchanteresse  
De leur mortel poison te versera l'ivresse ;  
Sur le trône des Rois il est un doux sommeil.....  
Sur le trône des Rois malheur à qui sommeille !  
Implacable, elle éclate et tonne à son oreille  
L'heure tardive du réveil.

Tout parle au monde entier de ta grandeur suprême :  
Du vainqueur des Saxons l'antique diadème,  
Ces signes du pouvoir qui marchent devant toi ;  
Ces vêtemens d'or pur où la flamme étincelle,  
La France d'autrefois et la France nouvelle  
T'entourant d'amour et de foi !....

Et de sa double gloire ils t'apportent l'hommage  
Ces guerriers, successeurs des barons d'un autre âge ;  
L'Europe sur tes pas s'empresse d'accourir !....  
Mais toi, lève les yeux ; un autre objet t'appelle ;  
Vois l'autel !.... vois ce Dieu que la foi te révèle :  
Il ne fut Roi que pour souffrir !

Regarde !.... un vil roseau pour sceptre aux mains divines,  
Et pour bandeau royal la couronne d'épines !  
Pour grandeurs, le supplice ! et pour tribut, du fiel !  
Pour trône, un bois infâme où meurt le Dieu fait homme ;  
Et le grand sacrifice à jamais se consomme,  
Et sur la croix, et sur l'autel !

Rois, voilà votre exemple !.... et la leçon profonde  
Que le Maître du ciel donne aux Maîtres du monde !  
Du haut de cette croix le Christ règne sur vous.  
Ces Monarques puissans, à qui tout rend hommage,  
Vinrent, s'humiliant devant la sainte image,  
Plier leurs superbes genoux.

Tous ces Princes chrétiens que le monde révère,  
Ces Capets, ces Valois, dont la France est si fière,  
Dépouillaient leur grandeur dans le sacré parvis :  
Au ministre du ciel demandant l'huile sainte,  
On les vit s'incliner dans la pieuse enceinte  
Qui garde le nom de Clovis.

Et toi, Prince, fidèle à leur antique usage,  
Va, confie à l'autel le serment qui t'engage :  
Au pacte d'alliance appose un sceau divin !  
Un Roi législateur t'a légué sa sagesse :  
Tout plein de ses pensées, tu gardes la promesse  
Où repose notre destin.

Sur ce pacte immortel que ta grandeur se fonde !  
De nos prospérités source auguste et féconde,  
D'un trésor d'espérance il dote l'avenir.  
Sa gloire et ses bienfaits grandiront d'âge en âge,  
Étouffant dans les cœurs les germes d'un orage  
Dont il dompte le souvenir.

Oh ! dans l'âge futur quels merveilleux spectacles !  
Que la foi des sermens enfante de miracles !  
Du bonheur des Français mes yeux sont éblouis.  
Des lois, de la vertu tout reconnaît l'empire,  
Et l'immortel burin grave sur le porphyre  
Les noms de CHARLE et de LOUIS.

Ainsi dans l'avenir l'âme tout élançée,  
Et de ces grands destins nourrissant ma pensée,  
Je chantais..... Et soudain j'ai vu s'ouvrir les cieux,  
Et rayonner au loin cette famille auguste,  
Le Roi Saint (1), le Martyr (2), le Grand (3), le Bon (4), le Juste (5);  
Race féconde en demi-dieux.

Un livre tout divin recevait leurs hommages ;  
Le Saint Roi le premier en crayonna les pages :  
Des rayons couronnaient ce livre de la loi.  
D'autres rayons, versés par l'ange de l'histoire,  
Faisceau mystérieux de vertus et de gloire,  
Descendaient sur le nouveau Roi.

---

(1) Louis IX.

(2) Louis XVI.

(3) Louis XIV, surnommé le Grand.

(4) Henri IV, surnommé le *Bon* Henri.

(5) Louis XIII.

Ce sont là tes aïeux, ce sont là tes modèles  
CHARLES ! rends aux Français leurs vertus immortelles ;  
Recommence pour nous ces règnes glorieux :  
Héritier de leur nom et de leur sceptre antique,  
Leur couronne est promise à ton front héroïque,  
Et sur la terre, et dans les cieux.



LA MORT  
DU BON PASTEUR,

ÉLÉGIE

Qui a obtenu le Souci d'argent aux Deux Floraux  
du 3 Mai 1826.

LA MORT

DU BON PASTEUR

ÉPIQUE

Qui a obtenu le Grand Prix aux Jeux Olympiques

du 2 Juin 1896.

## LA MORT DU BON PASTEUR.

Tous les habitans de cette ville ont reconnu dans le *bon Pasteur* l'Abbé MARCELLE, Curé de la Daurade. Les regrets universels dont il a été l'objet ont inspiré cette Élégie, presque improvisée à l'aspect de son convoi; je n'ai fait que décrire ce que j'ai vu. En jetant quelques fleurs sur la tombe à peine fermée de ce digne Ecclésiastique, je n'ai pas seulement voulu payer la dette de la douleur publique, j'ai payé aussi celle de la plus profonde vénération et d'un sincère attachement. Ma famille était honorée de l'amitié de M. MARCELLE. Les suffrages de l'Académie m'apprennent que je ne suis pas resté trop au-dessous de mon sujet; toutefois il est des occasions où il ne nous est pas donné d'exprimer tout ce qu'il nous est donné de sentir.

Tous les habitans de cette ville ont reconnu  
dans le bon Pasteur l'Abbé MARCELLE, Curé de  
la Daurade. Les regrets universels dont il a été  
l'objet ont inspiré cette Éloge, presque improvisée  
à l'aspect de son convoi; je n'ai fait que décrire ce  
que j'ai vu. En jetant quelques fleurs sur sa tombe  
à peine fermée de sa digne Écclésiastique, je n'ai  
pas seulement voulu payer la dette de la douleur  
publique, j'ai payé aussi celle de la plus profonde  
vénération et d'un sincère attachement. Ma famille  
était honorée de l'amitié de M. MARCELLE. Les  
suffrages de l'Académie m'apprennent que je ne  
suis pas resté trop au-dessous de mon sujet; tout-  
efois il est des occasions où il ne nous est pas  
donné d'exprimer tout ce qu'il nous est donné de  
sentir.

LA MORT DU BON PASTEUR,

ÉLÉGIE.

*Quando ullum invenient parem ?*

HORAT.

L'AIRAIN religieux, d'une voix lamentable,  
Vers les parvis sacrés appelle les Chrétiens :  
Mortels, entendez-vous ce signal redoutable ?  
Une âme va briser ses terrestres liens.  
Quel immense concours ! la foule consternée  
En soupirs, en sanglots exhale ses douleurs ;  
Au marbre des autels voyez-la, prosternée,  
Les assiégeant de vœux, de prières, de pleurs :  
Dieu, laissez-vous fléchir ! D'un arrêt trop sévère,  
    Grand Dieu, révoquez la rigueur ;  
    Rendez au pauvre un bienfaiteur :  
    L'orphelin vous demande un père ;  
    Tous ces fidèles un Pasteur.  
Ah ! si la vertu la plus pure,  
Si les dons de l'esprit, si la constante foi  
    Devaient fléchir les lois de la nature,  
Ce peuple, bon Pasteur, n'eût pas pleuré sur toi.  
Inutiles regrets ! la sentence est portée ;  
Dieu le rappelle à lui pour un meilleur destin :

Au séjour du bonheur sans fin  
L'âme pieuse est remontée,  
Temple où se renfermaient ses modestes vertus ;  
Chaire, où sa voix se fit entendre ,  
Couvrez-vous de crêpe et de cendre :  
Qui vous consolera ? l'homme de Dieu n'est plus !

La voilà condamnée à l'éternel silence  
La bouche qui du ciel répandait les trésors ,  
Consolait le malheur , désarmait la vengeance ,  
Sur le front pénitent conduisait la clémence ;  
Et pour adoucir le remords ,  
Faisait rayonner l'espérance !  
Vous ne l'entendrez plus, fidèles Mainteneurs,  
La voix qui, s'élevant au milieu de vos fêtes ,  
Tous les ans bénissait les fleurs  
Dont Isaure a doté la lyre des poètes :  
Doux trésor, dont l'hommage, offert à l'Éternel ,  
Appelle sur vos jeux le sourire du ciel.

La pompe du trépas se déploie en silence.  
Des fidèles nombreux le cortège s'avance ;  
Les enfans, les vieillards et les femmes en pleurs ,  
Ces vierges qui du pauvre endorment les douleurs  
Inclinent, sur deux rangs, leurs fronts mélancoliques.  
Les cierges et les croix, les funèbres cantiques,  
Magistrats et guerriers, et lévites en deuil ,  
Les pontifes sacrés entourant le cercueil ;  
Ces murs vêtus de noir, ces tentures muettes,

De la douleur publique éloquens interprètes,  
Ces plaintes de l'airain et ce ciel sans couleur,  
Tout gémit avec nous, tout pleure le Pasteur.

Le convoi touche enfin à l'enceinte dernière,  
Où l'homme qui n'est plus rentre dans la poussière.  
Prêtres saints, suspendez vos chants mystérieux,  
Et que l'ange de paix reçoive nos adieux !....  
Nos adieux ?.... On se tait !.... Une pompe mondaine  
Honora trop souvent de vulgaires douleurs;  
Mais il est des regrets où la parole est vaine.....  
On n'eut pas de discours, on n'avait que des pleurs.

Ah ! ne le pleurez pas. A ses destins fidèle,  
Il n'est point séparé de ceux qu'il a chéris.

Vivant, il dirigeait leur zèle ;

Mort, il protége leurs débris.

C'est encor son troupeau que le Pasteur visite ;  
Sa cendre était promise à leurs mânes chrétiens ;  
Aux leçons du tombeau son ombre nous invite :

Il repose au milieu des siens.





# LE LION CAPTIF,

ÉLÉGIE.

LE LION CAPTIF

PIRELLA

Qui n'a pas admiré le lion *Pompée* de la ménagerie de M. Polito? Ce majestueux captif est le héros de mon *Élégie*. — Cette belle ménagerie, où l'on voyait aussi une lionne, des lionceaux, un superbe tigre et un serpent boa, excita puissamment, il y a deux ans, la curiosité des Toulousains. L'affluence était grande, et pour ma part j'ai multiplié singulièrement mes visites au royal prisonnier. Je ne pouvais me lasser de contempler cette image de la force physique, dont l'attitude majestueuse et calme révélait tant de force morale, et ce qui commande le plus notre respect, la dignité dans le malheur. Je me figurais ce que devait être le roi des animaux, jouissant de la liberté, déployant dans le désert tout ce que la nature lui a donné de force et de courage; je le suivais dans ses courses; j'assistais à ses jeux, à ses combats, à ses victoires; je comparais le passé au présent, et le malheur supporté avec résignation le grandissait encore à mes yeux. Ces tableaux, ces idées, ces sensations, voilà tout ce que j'ai voulu exprimer.

Les hautes infortunes sont dramatiques. Ces grandeurs qui tombent, cette gloire qui s'évanouit, cet éclat qui nous éblouissait naguère, et dont plus tard nous trouvons à peine la trace, ont un attrait singulier pour l'homme qui, même dans la condition privée, n'est pas à l'abri de certaines vicissitudes. C'est à ce genre d'intérêt que j'attribue le succès qu'a obtenu mon *Lion captif* dans les diverses lectures que j'en ai faites, soit à Toulouse, soit à Paris. On m'a demandé plusieurs fois d'en prendre copie; je m'y suis constamment opposé : mais j'ai promis de faire imprimer cette Élégie; aujourd'hui je remplis mon engagement.

LE LION CAPTIF,

ÉLÉGIE.

*Fortuna sævo læta negotio, et  
ludum insolentem ludere pertinax.*

HORAT. Od. 29, lib. 3.

ENFIN, te voilà dans les fers,  
Monarque à l'épaisse crinière!  
Voyageur enchaîné, tu parcours l'univers :  
Salut, majesté prisonnière,  
Toi qui régnaï sur les déserts !

Ne crains pas que ma joie insulte à ta misère ;  
J'honore l'infortune et je viens t'admirer.  
Dans ta cage, où pénètre une averse lumière,  
Je vois étinceler sous sa mâle paupière  
Ton œil qui ne sait pas pleurer.

Là, se révèle encor ta grandeur souveraine ;  
Le bras qui t'a conquis ne te fait pas céder :  
Ton maître pâissant craint de te regarder ;  
Libre sous le poids de ta chaîne,  
Plus grand que ton malheur, tu sembles commander.

Que ta figure est imposante !  
Sur ton front que de majesté !  
Ces regards enflammés, cette gueule écumante ,  
Cette crinière bondissante ,  
Cette tonnante voix , ce courage indompté ,  
Ces pas retentissans , cette démarche altière ,  
( Admirable concert de force et de beauté ! )  
Mieux qu'une faveur populaire ,  
Mieux qu'une pourpre héréditaire ,  
Proclamaient au Sâhra ta sombre royauté .

Sous les barreaux jaloux où ta fortune expire ,  
Quelquefois rappelant de brillans souvenirs ,  
Peut-être rêves-tu l'Empire ,  
Et la victoire , et les plaisirs ?

Ne te verrai-je plus dans ta noble carrière ,  
Aux sables du désert appelant les combats ,  
Quand le souffle de ta colère  
Soulevait devant toi l'orageuse poussière ,  
Dont le flottant nuage environnait tes pas ?

Lorsque sur d'autres bords cherchant une retraite ,  
Le léopard tremblant abritait son effroi ,  
Dans les flots du Niger tu bravais la tempête ,  
Poursuivant l'ennemi qui fuyait devant toi ,

Quels bords ne furent pas témoins de ton courage ?  
Quels échos n'ont redit tes accens belliqueux ?  
Dominateur fongueux , de la brûlante plage ,  
Du flexible boa tu déchirais les nœuds ,  
Du tigre dévorant tu soumettais la rage ,  
Chaque jour fumant de carnage ,  
Et chaque jour victorieux !

Tantôt , au flanc de la montagne ,  
Où l'instinct du plaisir dirigeait ton retour ,  
Tu répondais en rugissant d'amour  
Aux doux rugissemens de ta fière compagne ;  
Et là , dans l'antrè caverneux  
Qui tremble aux longs cris de ta joie ,  
Tu jetais à ses pieds la palpitante proie ,  
Pour le repas sanglant qui précédait vos jeux .

La ruse t'a vaincu , cette ruse perfide  
Dont l'homme aussi subit la loi ;  
Et tu vins succomber sous l'adresse intrépide  
D'un ennemi bien plus faible que toi .

Hélas ! toi qui régnais !.... il faut donc te soumettre  
Au joug de la nécessité ;  
Et l'homme devenu ton maître  
Te promène en spectacle aux yeux d'une cité !

Ah! si de tes dents frémissantes  
Tu brisais la prison où languit ta valeur;  
Si tu pouvais, libre vengeur,  
Tenir un seul moment sous tes griffes puissantes  
Ce geolier odieux qui se croit ton vainqueur;  
Tout son sang!.... Mais, noble victime,  
Tu contiens sans effort ton courage indigné;  
Tu reposes ton cœur dans un calme sublime;  
Majestueux et résigné,  
Tu consens à subir le destin qui t'opprime.

Telle est donc la fortune avec ses jeux amers;  
Jetant aux mêmes fronts la gloire et les revers;  
Prodiguant, retirant sa faveur passagère!  
Non, tu n'es pas le seul dans ce triste univers  
Que son caprice téméraire  
Précipita du trône dans les fers.

Pour prolonger ton esclavage,  
La main qui t'enchaîna s'occupe à te nourrir;  
Du moins il est permis de te rendre un hommage;  
Et tes geoliers plus doux ne te font pas mourir.

FIN.